

Douna Loup

# Les lignes de ta paume

roman



MERCVRES DE FRANCE

Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

L'EMBRASURE, Mercure de France, 2010. Prix Thyde Monnier de la SGDL ; Prix Schiller Découverte, Prix Michel Dentan ; Prix René Fallet ; Prix Bibliolog ; Prix Senghor du Premier roman francophone.

MOPAYA, RÉCIT D'UNE TRAVERSÉE DU CONGO À LA SUISSE, avec Gabriel Nganga Nseka, l'Harmattan, 2010.

LES LIGNES DE TA PAUME



Douna Loup

LES LIGNES  
DE TA PAUME

*ROMAN*



MERCVRE DE FRANCE

*Cet ouvrage a bénéficié du soutien financier de la ville de Genève  
et de la Fondation suisse pour la culture Pro Helvetia*

© *Mercurie de France*, 2012.

*« Il vous reste à vous détricoter, vous détricoter  
et vous détricoter jusqu'au plus profond de  
vous-même, là où tous les êtres humains sont  
simplement humains et se ressemblent. »*

STÉPHANE JARDIN



## *Préface I*

Tu as quatre-vingt-cinq ans et tu trouves encore l'énergie d'exister si fort que ton appartement est entièrement empli de tes quelque quatre mille tableaux et innombrables sculptures. Il y en a partout, dans la cuisine, le salon, la chambre, et tes œuvres, même serrées, emballées de plastique, restent criantes. Une voix s'élève dans ton appartement la première fois que je te rends visite. Une voix écrite en noir sur d'anciennes boîtes à chocolat devenues tableaux, sur des couvercles de pots de confiture qui parlent selon toi de la *déconfiture*, une voix qui s'exhale de la terre cuite ou encore à cuire de tes personnages en colère.



Tu me dis que tu n'as pas de pays, pas de patrie, pas de religion, que tu n'as pas eu vraiment de sœurs, même si vous étiez cinq, que tu n'as pas eu de parents malgré leur présence, pas connu l'amour, pas connu la norme, que tu es née prématurée, déjà en marge, déjà un monstre, ta mère te l'a répété, un petit monstre d'un kilo deux qu'elle devait emballer de ouate comme une cultivatrice aurait couvé de terre un oignon pour qu'il pousse. De toi on attendait encore le développement des ongles, la croissance des lobes d'oreilles et la percée de quelques cheveux. Et puis ta mère devait t'emmener à l'hôpital pour des séances d'ultraviolets, t'asséner ta dose de soleil pesé et c'est à cause de toi qu'à force de séances à te tenir contre elle, elle a eu le cou grillé, rouge, la gorge d'un dindon.

Alors nous étions deux monstres, dit ta mère.

Alors je culpabilisais déjà, me dis-tu.

Mais les lobes d'oreilles ça pousse, les ongles ça se profile, les cheveux ça pointe, même à Bagnolet, dans un immeuble à Bagnolet avec une grande sœur aux yeux jaloux et un petit

corps qui atteint bientôt deux kilos, oui, tout pousse, et en toi pousse un sang sauvage qui n'aura de cesse de s'affirmer dans la violence des jours qui feront ton enfance.

Ton père était flic dans le Jura suisse.

Il aurait préféré être révolutionnaire. Il avait une femme institutrice de quinze ans son aînée que ses grandes sœurs lui avaient trouvée à marier. Il voulait des enfants et sa femme n'en voulait pas, elle craignait d'être déformée.

Le jour où il rencontre ta mère, ton père découvre une échappée, il suit la lascive femme fortunée et fait une brèche dans sa vie toute tracée.

Ta mère est une héritière de la famille M, la célèbre horlogerie de luxe dont les grandes lettres blanches se reflètent par beau temps sur les eaux du Léman. Elle est aussi une orpheline.

Elle perd sa mère lorsqu'elle a un an et son père l'envoie dans un pensionnat à Vienne tenu par des bonnes sœurs. Elle grandit loin des siens dans cette couveuse en forme de cloître, bardée de croix et résonnante de messes. Les jeunes filles y poussent dans le désert de l'affection.

En suivant ton père hors mariage, ta mère sort du bon cours qu'exige sa classe de haute bourgeoise, elle quitte définitivement ses sœurs bien mariées, son vieux père lointain, ses frères vus en photo seulement et ses tantes aux discours louables.

*Je veux que tu écrives ma vie.*

*Que tu la poses. La déroules, la dérides, la fasses divaguer dans les lignes.*

*Je veux que tu écrives pour moi ces kilos de souvenirs calés dans mes veines. Que tu éclates ces veines lourdes d'années. Quatre-vingt-cinq. Comment est-ce possible? Quelle force a-t-il fallu, et qui n'existe pas, pour traverser le temps avec mon visage? Avec ce visage qui a pris le vent et reçu la pluie sans jamais sauter dans le vide pour stopper la vie net; quelle force qui n'existe pas? Qui est simplement sang, vibration, force qui fait voir les chats dans le noir et le destin dans les paumes des enfants, force qui frappe le ciel au-dessus de nos têtes d'une certaine couleur éternelle, force qui me fait manger et boire ce qu'il faut, et respirer haut en couleur, force qui me fait prendre le bus tous les jours à quinze heures pour me rendre à la maison de retraite où mon mari qui ne parle plus se fait aimer par une petite dame qui le prend pour mon fils et regrette de ne pas pouvoir l'épouser, force naturelle de rire avec eux, d'imaginer une cérémonie, de les gronder comme des*

*enfants, de filer ensuite cuire mes pièces de terre à l'école où un four m'attend, puis force, force, force... je peins déjà, je sculpte, alors j'aimerais que tu écrives pour moi. Demain j'irai à la pharmacie, je passerai par l'Italie, je ferai ce détour, là, juste en face, je pourrai y boire un café en parlant avec Antonio, Marco, ou Filippo, alors je te demande simplement de passer par moi, de faire toi aussi un détour. Et une prochaine fois je te raconterai mes voyages immobiles.*

Pas de souvenirs ?

Tu circulais dans les bras, ta sœur, ton père, ta mère, le personnel aussi, les ouvriers du coin qui loin de leurs familles goûtaient quelques souvenirs dans les cerises vertes de ton regard, tu circulais, dans l'appartement, dans le berceau, dans la rue, dans le sommeil et dans le lait, tu circulais dans l'air de Bagnolet qui à l'époque n'était pas si mal, une bouffée de lilas en avril 1927, tu avais un an et deux mois et tes premiers pas sur le plancher de bois face aux fenêtres ouvertes qui avalaient goulûment l'oxygène chargé de printemps, tes premiers pas sur ce plancher grinçant tu dois t'en souvenir quelque part, en garder dans ton corps quelques traces invisibles aux cuisses ou aux chevilles, car tu quittais alors la période où, les genoux au sol, ton corps frottait le raz du monde ; de cette sensation de ton corps titubant, de cette première ivresse des jambes dépliées et porteuses, tu dois garder en toi quelques grammes bien répartis d'une liberté première.

Mais tu me dis que tu ne te souviens de rien.

Qu'il n'y a qu'une seule photo, qu'elle est floue, que ton père se tient sur le devant du Café Émile avec un sourire comme une lumière plein centre et un tablier de chef cuisinier qu'il n'a dû mettre qu'une seule fois, que l'adresse t'est inconnue, que tu ne sais rien de plus, que tu n'es jamais retournée ne serait-ce qu'une seule fois à Bagnolet mais que tu ne crois pas au conte enchanteur qui ferait de toi une princesse dans une chambre de Bagnolet, que tu crois davantage à la lutte pour survivre, à la lutte pour aimer.

Tu penses que ta mère n'avait pas appris à aimer, sa mère n'avait pas eu le temps de lui transmettre cette donnée essentielle.

Les bonnes sœurs avaient définitivement salé son cœur, Vienne, l'absence de famille avaient éculé sa tendresse, comme si l'amour qui aurait pu sortir du corps de ta mère n'était plus qu'un enfant mort-né.

*Je suis encore parfois vendeuse de chocolats. Linda, la dame aux chocolats.*

*Je vais sous la gare et des heures durant, debout, debout et fière de l'être sur mes jambes de quatre-vingt-cinq ans, je discute avec tous ceux qui une fois passés devant moi s'arrêtent.*

*C'est ici que s'ébauchent mes voyages immobiles. Ils commencent dans leurs yeux, se précisent avec les chocolats et se confortent dans ma bonne humeur, ils viennent de Chine, d'Irak, du Japon, ils viennent de Toronto, ils prennent toujours mon adresse avec les chocolats et c'est ainsi que les voyages se poursuivent.*

*Certains m'écrivent depuis des années. Me décrivent ce que nous ferons, là-bas, aux Émirats arabes unis quand je viendrai les voir, me disent le nom des temples japonais que nous visiterons ensemble, me donnent des nouvelles de leurs familles. Je suis allée comme cela un peu partout, du Gabon au Brésil, sans quitter ni Genève ni mon appartement. Il me suffit d'ouvrir leurs lettres, de regarder l'adresse sur le dos de l'enveloppe, il me suffit de lire les mots sur le papier et de me les*

*réinventer, eux, ces amis proches et éloignés. Comme je n'ai plus en tête les visages de tous mes correspondants internationaux, à loisir je me les invente, et je tisse avec eux des liens tenant plus fort que tous ces kilomètres qui font le monde immense, des liens sans attente, sans chantage, des liens dépouillés et heureux.*

*Et je sais bien que pour toi, aujourd'hui, pour toi qui entres dans mon appartement et qui ne trouves plus de place pour t'asseoir, toi qui parviens tout juste à marcher sur ce petit sentier qui relie encore ma chambre au salon, je sais bien qu'entrer dans mon appartement est plus dur que d'ouvrir ces enveloppes timbrées des pays lointains, je sais bien que pour te trouver une place et apprivoiser mon espace il te faudrait précipiter l'espace dans le temps comme l'on verse un soluté dans une fiole, et une seule couleur pourrait alors se dérouler dans l'ampleur des années.*

*Tu aurais vu mon salon du début, celui de mes premières peintures, trois, quatre tableaux accrochés aux murs, tu aurais pu t'approcher d'eux, apprendre leur nom et les faire entrer dans tes yeux. Mais aujourd'hui il y en a quatre mille, tu dois tout accepter, tout recevoir, même ce que tu ne vois pas, étouffé dans les piles, sous le plastique, sous les années.*

De Bagnolet vous déménagez à Bry-sur-Marne, il est temps de faire tes premiers pas dans le vert, même si c'est humide et que la Marne est une langue brune qui sait mieux que le ciel grimper sur les maisons, même si elle force le passage, il est temps pour toi de poser tes mains dans la terre et de regarder le ciel se faire encapuchonner de soleil ou d'orage.

Bagnolet est bien loin, le père a fermé son commerce, ici il se sent renouer avec ses origines rurales pendant que votre mère astique tous les étages.

La Marne est souvent la première dans votre cave quand le ciel se fait gros. Alors c'est le capharnaüm dans votre petite arche de Noé, car dehors dans le jardin votre père a quinze lapins et une corneille blessée. Quand la Marne s'invite, vous êtes quatre filles en enfilade à déplacer à bout de bras les cages enlapiées et la corneille, non vous n'osez pas, c'est à votre père que revient la charge de transporter l'oiseau blessé qui n'aime pas, surtout pas, que la Marne lui lèche les ailes. Du haut là-haut dans votre chambre vous

regardez la Marne se goinfrer de champs, bouffer les arbres, et vous vous réjouissez bruyamment des jours à venir où vous irez en barque à l'école ou à l'épicerie.

Dans la cuisine il y a quinze lapins et une corneille hurlante, votre mère est exaspérée mais elle fait une soupe aux choux-fleurs et votre père gueule, tranquille, gai luron, vous ne bronchez pas en tordant vos bouches au-dessus de la soupe qui se boit aussi vite que la pluie tombe aux fenêtres, vous ne bronchez pas mais vous n'en pensez pas moins, vous connaissez déjà la suite de l'histoire.

C'est au grenier que se déroule la cérémonie de la corde.

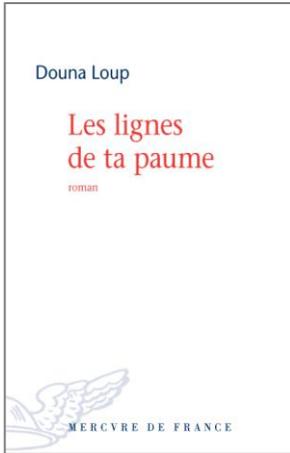
Ta sœur aînée est chargée de grimper sur le tabouret pour la nouer sur la poutre. Les autres sont assises. Assistance silencieuse.

Et puis dans le feutré du dernier soleil qui goutte par la lucarne vous regardez le visage long et tiré de votre mère expliquer le noir éclatant qui lui bouffe les veines, et combien vous ne l'aimez pas suffisamment, combien vous ne faites pas ce qu'il se doit pour l'attacher assez sûrement à la vie, alors dans l'odeur blafarde qui flirte avec la crainte de voir suspendu ce corps à la perpendiculaire du toit, vous vous faites agitatrices, vous criez vos louanges et votre dévotion, vous beuglez votre amour aveugle à son visage, la suppliez patiemment de renoncer à tous ses plans, de détrôner le tabouret, de ne pas user de la corde, de réfuter l'idée de se couper de l'oxygène et de votre amour infini de fillettes, vous lui touchez les mains et lui démêlez le cœur en caresses, vous lui dressez la liste de tous ces mots doux

## Post-scriptum

Je dois ce texte à la parole de Linda Naeff qui a eu l'envie, la confiance et la générosité de me confier des éclats de sa vie. Dans ces pages rien n'est inventé et tout est inventé... comme chaque vie qui se dit, qui s'écrit, qui peint ses propres ombres à la lumière des années portées sur les lignes. C'est du fil tendu entre mots et mots que ce texte est né doucement d'abord, comme un flot souterrain, puis qu'il a trouvé tout à coup son point de jaillissement.

Le travail de Linda Naeff est visible sur le site :  
<http://lindanaeff.populus.org>



# Les lignes de ta paume Douna Loup

Cette édition électronique du livre  
*Les lignes de ta paume* de Douna Loup  
a été réalisée le 21 juin 2012  
par les Éditions du Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782715232822 - Numéro d'édition : 242622).

Code Sodis : N52605 - ISBN : 9782715232846

Numéro d'édition : 242624.